

Joséphine Bacon. Dignes femmes illégitimes

Lorrie Jean-Louis

Numéro 325, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean-Louis, L. (2019). Joséphine Bacon. Dignes femmes illégitimes. *Liberté*, (325), 17–19.

Joséphine Bacon

Dignes femmes illégitimes

Joséphine Bacon est poète (Uiesh - Quelque part, Mémoire d'encrier, 2018) et réalisatrice. Innue de Betsiamites, elle vit maintenant à Montréal. Au cours de cette brève conversation, elle évoque le souvenir de la grande chanteuse Nina Simone.

Propos recueillis par Lorrie Jean-Louis

Il y a de ces témoins qui se révèlent avec le temps. C'est comme si, à l'époque où ils ont été surpris sur une photo qui capte un événement, leur visage n'avait pas d'importance et leurs lèvres muettes se devaient de rester silencieuses pour toujours. Il y a des témoins qui n'ont pas le poids des histoires qu'ils portent. Leur regard n'est pas légitime. On les suspectera de déformer la réalité parce qu'étant eux-mêmes des objets, ils sont hors de l'objectivité. On ne dira pas qu'ils voient autre chose, autrement. Dans l'ordre du discours, leur parole est irrecevable : « nous ignorons [...] la volonté de vérité, comme prodigieuse machinerie destinée à exclure », disait Foucault.

Le regard que je m'appête à rapporter vient de loin dans le temps. C'est le regard de Joséphine Bacon, en 1969, alors qu'elle n'a que vingt ans et qu'elle est depuis peu à Montréal. Elle ne sait pas grand-chose du monde à l'extérieur des pensionnats. Il y a les miracles de Jésus (mon favori, c'est la multiplication du pain), mais, pour le reste, personne ne l'a préparée au monde.

La voilà à la place des Nations durant un lumineux mois de juillet. Elle va voir une femme qu'elle a entendue chanter. Une amie lui a fait écouter un album. Elle aime cette voix, inclassable et dérangeante. Cette femme, c'est Nina Simone.

Nina Simone, elle, arrive du Harlem Cultural Festival, qui eut lieu quelques semaines avant le célèbre Woodstock. Avec un peu de chance, les arbres du parc Marcus Garvey se souviennent de son illustre interprétation de *Ain't Got No*. Elle a cette performance dans le corps. La vie fulmine en elle et elle sait donner à sa voix cette fureur. Elle a aussi la lutte pour les droits civiques. Elle a son enfance, l'assassinat de Martin Luther King. Elle a toute la violence de cette Amérique qui s'est construite à même la chair de ses aïeux, une violence qu'elle connaît trop bien. La réprobation, l'agressivité, le déni, la non-reconnaissance planent comme une menace permanente. Elle sait. C'est avec cette connaissance du monde qu'elle débarque à Montréal pour chanter.

Lorrie Jean-Louis — Bonjour Joséphine!
Joséphine Bacon — Kuei Lorrie!

Peux-tu me raconter l'histoire de la fois où tu as vu Nina Simone à Montréal?

C'était en juillet 1969, ça fait longtemps. Dans ce temps-là, je restais avec deux amis, Anne-Marie et Philippe. On restait avec un castor, Fidèle. Je me souviens qu'Anne-Marie jouait les 33 tours d'un album rose nanane. C'était écrit Nina Simone dessus. Je n'en avais jamais entendu parler. Je sortais presque du pensionnat dans ce temps-là. Je ne savais même pas c'était quoi, le jazz ou le rhythm and blues. Je ne connaissais rien de tout ça. Ah! je l'écoutais! Mon Dieu! Je suis tombée en amour avec cette femme-là. Je trouvais qu'elle avait une voix extraordinaire. Je me disais : « Elle est profonde! »

En tout cas, ça m'a menée vers des cultures méconnues. J'écoutais Nina Simone la journée, pendant qu'Anne-Marie travaillait. Ce fut une grande découverte pour moi. Puis, à un moment donné, Anne-Marie est arrivée et a dit : « Nina Simone va être en ville! Elle va être à la place des Nations! »

C'était sur le site d'Expo 67. C'était tellement l'*fun* dans ces années-là à la place des Nations... Le maire Jean Drapeau a mis fin à toute cette époque*. Mais c'est là que je l'ai vue, en chair et en os. Oh, je me souviens d'elle! Elle était assise devant un grand piano à queue, puis elle s'est mise à chanter...

[* Dans son livre *Une histoire du jazz à Montréal*, John Gilmore relate le déclin des boîtes de jazz dans la métropole québécoise, causé par le désir du maire Jean Drapeau de « nettoyer la ville » de ces lieux de perdution qui, selon une enquête de l'époque, étaient des niches du crime organisé. —LJL]

Est-ce que c'était *Oh Happy Day*?

Oui! Mais dès qu'elle s'est mise à pianoter *Oh Happy Day*, les gens se sont mis à crier « *You're not soul!* »

Quoi?!

T'es pas *soul*, S-O-U-L. La façon qu'elle avait de chanter, ce n'était pas Ella Fitzgerald ou Billie Holiday. Mais Nina, elle s'en foutait comme de l'an quarante. Ça a duré quinze minutes, pendant lesquelles les gens criaient « *You're not soul!* », mais elle, elle continuait à jouer *Oh Happy Day*, fière et stoïque. Et là, tout à coup, ça a été le silence complet... Après, elle a vraiment commencé à

*Ne me tue pas d'être vivante
Ne me tue pas de sourire
Ne me tue pas d'aimer
Ne me tue pas d'être humaine*

*Tue-moi
Si j'oublie*

— Joséphine Bacon, *Uiesh - Quelque part*

*I committed crime Lord I needed
Crime of being hungry and poor*

— Nina Simone, *Work Song*

*Hey, what have I got?
Why am I alive, anyway?
Yeah, what have I got
Nobody can take away?*

— Nina Simone, *Ain't Got No*

*J'ai tant de plis sur mon visage
Chacune de mes rides
A vécu ma vie
Aujourd'hui je suis la femme digne
Qui raconte*

— Joséphine Bacon, *Uiesh - Quelque part*

chanter. Oh wow! C'est un souvenir extraordinaire pour moi d'avoir vu un jour Nina Simone.

Je suis jalouse, pour te dire la vérité. Il y a des avantages à avoir eu vingt ans à la fin des années soixante!

C'est vrai. C'était l'*fun* dans ces années-là. Il y avait des spectacles toutes les semaines. On prenait le métro, qui était tout jeune à ce moment, puis on se retrouvait sur le site de l'Expo 67. Enfin... c'est comme ça que j'ai découvert Nina Simone, grâce à ma colocataire. Je me rappelle à quel point le soleil était splendide, omniprésent cette année-là.

Tu étais à Montréal depuis combien de temps?

Novembre 1968. Ça faisait à peine un an. J'arrivais d'Ottawa.

Dis-moi, pour revenir à Nina Simone, les gens vociféraient « You're not soul », mais disaient-ils autre chose?

Non. Elle était seule au piano, il n'y avait personne d'autre qu'elle sur la scène. La voir, comme ça, se foutre de tout... c'était très inspirant. J'imagine qu'elle devait le savoir, qu'elle était *soul*, qu'elle était extraordinaire. D'ailleurs, c'était une militante, Nina Simone, une grande militante.

Elle était avec les Black Panthers...

Oui, c'est sûrement pour ça qu'à un moment donné, elle a déménagé à Paris*. C'est Anne-Marie, encore une fois, qui m'a appris l'existence des Black Panthers. Moi, je sortais du pensionnat. Juste avant d'arriver à Montréal, j'avais fait deux années de secrétariat, de *service training*, à Ottawa. Je me débrouillais bien en français, mais sans plus. Alors, tu comprends, quand j'ai rencontré Philippe et Anne-Marie, et qu'ils m'ont fait connaître le monde des Noirs, le monde du jazz à Montréal, c'est tout un autre univers qui s'est ouvert pour moi. Ils m'ont aussi fait découvrir le Rockhead's Paradise.

[* À la fin des années soixante, le climat devient intenable aux États-Unis pour quiconque lutte pour les droits civiques, particulièrement pour Nina Simone, qui chante de façon si engagée. Sa première destination à l'extérieur des États-Unis est la Barbade. Après quelques escales non concluantes, elle se retrouve à Paris, où elle essaiera de reprendre sa carrière, cette fois sans son impresario, son ex-mari. —LJL]

Ah oui! Le Rockhead's Paradise! Ça, c'est un lieu mythique.

Ce n'est certainement pas au pensionnat que j'aurais pu écouter du jazz, ni même dans les endroits où j'avais vécu à Québec ou à Ottawa.

Connaissais-tu même l'existence des Noirs?

Oui, parce qu'au pensionnat, on achetait des cartes d'enfants de la Sainte-Enfance pour adopter des Africains... Une fois, je suis allée avec Alanis Obomsawin en prison, une prison à sécurité maximale où elle chantait pour les prisonniers. Il y avait là un Chinois qui nous a raconté que lorsqu'il était enfant, en Chine, ils achetaient des « p'tits sauvages du Nord »... Il y avait la Sainte-Enfance en Chine, aussi... On leur vendait des « p'tits sauvages du Nord »?

Des Indiens! Tandis qu'ici au Canada, on vendait des photos d'Africains puis de Chinois!

Oui, j'ai déjà vu ces cartes-là dans un club de lecture où des femmes québécoises de plus de soixante ans m'avaient apporté des spécimens de ces photos de « sauvages ».

Oui, on adoptait des enfants pour vingt-cinq cents la carte... Enfin, c'est comme ça que, moi, j'ai su qu'il y avait des Noirs. Mais je ne connaissais pas leur musique...

Les Noirs, c'est vaste. Là, c'était des Noirs en général, le Noir générique... Mais c'était des enfants d'Afrique, pas des Afro-Américains, pas des Haïtiens non plus. D'ailleurs, il y a plus de confusion qu'on le pense sur ce terme. Un jour, je me suis retrouvée hospitalisée et j'ai vu qu'on avait écrit « Afro-Américaine » sur ma fiche. J'étais outrée! Afro-Américains, ça veut dire « Noirs d'Amérique » pour certains...

J'ai deux ou trois autres questions. L'hostilité dont tu as été témoin envers Nina Simone t'était-elle familière? Tu m'as déjà dit que tu avais été surprise parce que, pour

« C'est de la voir se foutre de tout... ne pas se fâcher, rien, jusqu'à ce qu'elle nous hypnotise avec son chant. Je n'avais jamais vu ça. »



la première fois, tu voyais une femme qui tenait tête.

C'est de la voir se foutre de tout... ne pas se fâcher, rien, jusqu'à ce qu'elle nous hypnotise avec son chant. Je n'avais jamais vu ça. D'ailleurs, je n'avais jamais vu non plus des gens crier sur des artistes. Je me souviens : elle ne bronchait pas, comme si elle jouait pour elle-même. Et là, elle a vraiment commencé... *Oh Happy Day*. Les gens qui criaient « *You're not soul!* » ont changé d'idée cette journée-là. Ce souvenir reste dans un coin de ma mémoire. Je sais où la trouver, Nina Simone. Elle est là, quelque part en moi, elle est restée intacte depuis cinquante ans. Quand je pense à Nina Simone, quand je l'entends chanter, je retourne tout de suite à ce souvenir, à cette journée, pleine de soleil, et je sais qu'à un moment donné tout sera parfait.

Quelles sont tes deux chansons préférées de Nina?

Four Women et *Why Keep on Breaking my Heart*, et puis il y a aussi *Don't Let Me Be Misunderstood*... Oh, et quand elle chante *Ne me quitte pas*, de Brel. Elle est juste extraordinaire, j'aime tout d'elle, tout! Tout ce qu'elle chante a une âme et du pouvoir.

As-tu vu le documentaire *What Happened, Miss Simone?*
Non.

Je te le ferai voir.

Tu l'adores aussi?

Oui, je l'adore, je l'adore.



Nul doute que Nina Simone était blindée. Son apparente impassibilité, elle l'avait acquise à force de se battre. Contre cette hardiesse dans l'hostilité, elle s'était fait une carapace avec toute la fragilité qu'on lui connaît. Vers la fin du documentaire *What Happened, Miss Simone?*, on la voit, vulnérable, durant une convalescence qu'on sent infinie, dire qu'elle aurait été plus heureuse si on l'avait laissée devenir la première pianiste classique noire. Si elle avait été acceptée au prestigieux Curtis Institute of Music. Elle le dit simplement, mais c'est clair : elle a souffert énormément de ce rejet. Nina Simone était une virtuose du piano, et elle le savait.

Je ne pense pas comprendre complètement ce qui m'a séduite quand j'ai moi-même entendu Nina Simone pour la première fois. Je regardais un film, *Dancer Upstairs*. Au début, on voit une voiture rouler sur une longue route, la nuit, et la chanson qui accompagne ce moment, c'est *Who Knows Where the Time Goes?*. Je me rappelle seulement m'être demandé qui était cette femme qui chantait. Cette lassitude lancinante mêlée, paradoxalement, à une urgence douloureuse m'avait convaincue d'aller à la recherche de cette voix. Pour chanter comme ça, il fallait toute une histoire! Cette voix était un roman.

En Joséphine Bacon, qui n'a pas encore commencé à écrire et qui ne soupçonne probablement pas qu'elle écrira de la poésie plus de quarante ans plus tard, cette rencontre fait son chemin. Alanis Obomsawin continuera sa route, elle aussi est marquée par son enfance. On le sent bien dans son film *Quand toutes les feuilles seront tombées*. Joséphine et ses amis portent ensemble un bout de l'histoire de Montréal, méconnue. Les souvenirs ont ceci de fantastique et de terrible : ils nous habitent souvent sans qu'on le sache et sans laisser de traces claires, tout en continuant d'œuvrer imperceptiblement en nous.

Quand j'apprends que Joséphine Bacon a vu Nina Simone, je ressens le besoin d'entendre cette histoire, de voir à travers ce regard. Je n'y étais pas, mais je me réjouis que tout cela ait existé. Je sais que ce qu'elle a vu m'intéressera. Elle a vu ce que l'histoire n'a pas retenu. Je n'y étais pas, mais je suis la dépositaire de ce récit. Aujourd'hui, elle peut être racontée, cette histoire. La témoin, Joséphine Bacon, a gagné en légitimité. Ce droit de raconter, cette narration est un luxe. Le tumulte est-il en train de gagner l'ordre du discours? Ça ne fait pas plaisir à tout le monde.

Lorrie Jean-Louis est née à Montréal de parents haïtiens. Détentriche d'une maîtrise en littérature, elle poursuit des études en bibliothéconomie. Elle se consacre à l'écriture.